

Les Derniers Jours du Château de Saint-Cloud.

2 août.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Hier, brouillard. Aujourd'hui, rayon de soleil, à travers la brume persistante.

La journée, pourtant, ne s'annonçait pas bien.

Les pauvres ministres ne savaient que devenir. Il a fallu que le préfet du Palais allât remorquer l'amiral Rigault de Genouilly, qui se perdait en bordées autour de la table, et l'amenât au-dessous de moi, en compagnie des ministres de la guerre et des travaux publics, qui formaient bout de table. J'ai voulu souhaiter la bienvenue à l'amiral. En vieux loup de mer il m'a répondu en grommelant. Je l'ai laissé à ses réflexions, c'est justice à lui rendre ; il n'a pas été plus accueillant pour ses collègues du ministère. S'il a desserré les dents, ce qu'il a beaucoup fait, ce n'a pas été pour parler.

Mme de Rayneval a beaucoup d'esprit, et cet esprit est vif et fin. Elle a effleuré beaucoup de sujets, toujours avec la même aisance et aussi la même malice. Elle a un vrai caquetage de vieille tante maligne... mais le babil est joli et amusant. Nous nous sommes fort animés sur l'affaire du Concile. Elle est gallicane. Quoi ! la sœur de l'abbé de Rayneval, le plus ultramontain de nos prêtres ? Précisément ; mais l'abbé, qui est un simple prêtre, doit être plein de déférence pour sa sœur, qui est chanoinesse.

Après le déjeuner, nouveau conseil de ministres.

J'ai eu occasion de parler au duc de Grammont de sa souveraineté de Bidache, et je lui ai raconté quelques histoires drolatiques de son comté de Guiche ; je suis parvenu à détendre les minces lèvres de ce grand homme.

Jusqu'au dîner, silence morne et attitude inquiète. Au dîner, changement complet. Eclair de joie.

La Régente rayonnait. "Vous savez, me dit-elle en passant, vous savez la bonne nouvelle ?" Naturellement, je ne savais rien du tout. La bonne nouvelle, c'était l'escarmouche de Sarreguemines et le baptême de feu du Prince Impérial. Oh ! les mères ! les mères ! M. de Metternich assistait au dîner. Pas de conversations particulières. L'Impératrice retenait l'attention de tout le monde. Son cœur débordait de l'amour de son

fil. Elle était passionnée, et ses discours excitaient le plus vif intérêt.

L'orgueil du sang et la confiance en la destinée se faisaient jour en un langage heurté et entraînant. "Il sera heureux au feu, disait-elle, comme les Bonapartes. D'ailleurs, il a paru sur le champ de bataille au mois d'août, qui est le mois des Napoléons ; il assiste à un succès ; il n'est arrivé malheur à personne de sa suite." Ainsi la mère glorieuse jetait à travers la tablée ses souvenirs et ses espérances. "Je savais bien, disait-elle, qu'il devait y avoir aujourd'hui un engagement. Vous voyez comme je suis discrète : je n'en ai rien dit à âme qui vive."

Conneau, le lieutenant de vaisseau, venait de s'indigner que la Prusse eût armé des corsaires : "On les pendra à la vergue, disait-il, et ce sera bien fait." — "On ne pendra personne, disait Sa Majesté." — "Les instructions ont été données en conséquence du traité de Paris, que la Prusse a signé." — "Si on a donné de telles instructions, on a eu tort ; je ne les ai pas autorisées. Je ne veux pas que, pour avoir maltraité quelques pirates, nos braves soldats soient exposés à de barbares représailles."

Puis elle reparlait de son *pauvre petit* : "Il ne sera pas beau, ce qu'on appelle précisément beau, mais il sera distingué." Louise d'Albe protestait en chœur avec les autres dames : "Allons, allons, mesdemoiselles, montez-vous la tête ! Mais remarquez-le bien : je ne prétends pas qu'il sera laid : tant s'en faut ; mais il ne sera pas beau, et je l'en..." elle allait ajouter sans doute : et je l'en félicite, lorsque, promenant ses regards sur les convives, elle remarqua de vieux et de jeunes beaux, et le mot ne sortit pas.

Metternich riait dans son grand cordon de la Légion d'honneur ; mais la diplomatie modérait ses élans. A un certain moment, s'apercevant que l'Impératrice le regardait, il a pris son verre, l'a élevé lentement, et, sans rien dire, il a bu comme s'il venait de porter un toast. Pour sûr, Bismarck ne pourra pas dire que l'ambassadeur d'Autriche a toasté : et pourtant...

Après le dîner, nous sommes restés dans les salons, un orage s'étant déclaré. L'Impératrice a pris à part M. de Metternich. Je me suis entre-